

Etre / devenir traducteur

On m'a invité, on m'a même honoré il y a deux heures, en tant que traducteur ou, peut-être plus précisément, en tant que personne qui a, jusqu'ici traduit et publié à peu près 60 livres de la littérature arabe contemporaine, des romans ainsi que des nouvelles, vers l'allemand.

Mais cette activité certainement non négligeable, me fait-elle traducteur ? Le mot « traducteur » désigne-t-il une profession bien définie ? Une profession avec une formation propre à elle à la fin de laquelle on obtient un diplôme et la permission d'exercer cette profession tel qu'un médecin ou plombier. Une profession, donc, avec des règles qu'il faut apprendre et respecter ?

Partout y a-t-il des institutions, des écoles ou des universités dans lesquelles on enseigne ou on apprend la traduction – et vous savez mieux que moi de quoi je parle..

Si les conditions pour être traducteur sont ainsi je ne suis pas un traducteur n'ayant jamais étudié « la » traduction, et bien que je parle l'allemand assez couramment je ne peux pas dire la même chose de l'arabe.

Pourtant, je me permet de m'appeler « traducteur », et ça pour la seule raison que j'ai consacré, et depuis une trentaine d'années, la plupart de mon temps, de mon énergie et de mon enthousiasme à cette activité en même temps difficile et fascinante, énervante et décourageante, satisfaisante et éternelle qui est la traduction.

Mais qu'est-ce que c'est, en fait, la traduction ?

Voilà quelques observations !

Dans un magnifique poème, Rainer Maria Rilke, célèbre poète allemand du début du 20e siècle, nous fait voir Saint Christophe, qui était, littéralement, un „traducteur“ par excellence. Car „traduire“, dérivé du latin „traducere“ veut dire „faire passer“.

(C'est, en fait, en raison de cette étymologie que j'ai décidé de vous parler en français plutôt qu'en arabe; car l'équivalent en arabe, *tardjama*, ne donne pas cette idée. J'aurais aussi pu me servir de l'allemand dont l'équivalent, *übersetzen*, utilise la même image.) Saint Christophe, dont le nom signifie „le porteur du Christ“, fait passer les gens un fleuve en les portant sur son dos d'une rive à l'autre, et le poète, Rilke, le présente comme *aïeul des ponts qui traversent en pierre* („Ahnherr der Brücken, welche steinern schreiten“) et comme quelqu'un qui *connaissait les deux rives / sentant chacun qui devrait passer* („und war erfahren auf den beiden Seiten und fühlte jeden, der hinüber muss“).

Voilà, une caractérisation merveilleuse, me semble-t-il, des qualités essentielles dont un traducteur devrait disposer. Il ne s'agit pas seulement de la connaissance obligatoire des deux rives, en l'occurrence le côté arabe et le côté allemand, mais aussi d'une sensibilité qui lui indique les œuvres dignes d'être traduites.

Et je ne perçois pas la traduction littéraire d'aujourd'hui dans un sens utilitaire comme c'était le cas au début de la civilisation islamique quand on a traduit des textes grecs ou araméens en arabe, ou quelques siècles plus tard quand des textes arabes (et hébreux) ont été rendus en latin. A ces époques-là, il s'agissait de textes scientifiques, philosophiques, techniques cherchés, choisis et traduits pour supporter un pouvoir politique, pour développer des arguments intellectuels, pour soutenir des tendances religieuses ou pour faire avancer sa propre civilisation.

Traduire des textes littéraires aujourd'hui, c'est autre chose: En traduisant des romans, des nouvelles, des poèmes on veut introduire d'autres mondes, présenter des itinéraires

diverses, donner la parole à l'autre afin qu'il explique ses propres pensées, idées, valeurs, sentiments, afin qu'il présente sa propre vie, son propre imaginaire.

Il ne reste entre les deux rives que le traducteur – il n'y a ni journaliste, ni sociologue, ni politicien pour nous analyser l'autre. C'est l'autre lui-même qui le fait avec le traducteur qui lui prête sa compétence linguistique.

A ce point-là, il faudrait discuter en détail la question de la possibilité de la traduction, de la transmission des faits, des idées, des sentiments d'une langue, l'arabe en l'occurrence, à une autre, l'allemand. Ici, ce n'est pas la place pour le faire et je me bornerai, donc, à quelques brèves remarques.

Concernant cette possibilité de traduction il y a deux positions extrêmes et toute une gamme de variations entre elles. Les défenseurs de la première position, logiquement tout à fait rigoureux, soutiennent qu'une telle transmission n'est ni possible ni désirable parce qu'il n'y aurait pas d'équivalents parfaits entre deux langues. Chaque traduction serait, donc, nécessairement, une déformation du texte original, le traducteur devenant ainsi obligatoirement un traître (*traduttore = traditore*, selon un jeu de mot italien aussi célèbre que rebattu) Comment, pour donner quelques exemples dans ce sens-là, traduire l'expression arabe *sa'ida ilâ s-sath* (monter sur le toit) si les toits dans l'architecture du monde arabe sont si différents des toits sur les maisons allemandes ou les chalets suisses. Comment traduire *abyad mithl al-halib* (blanc comme le lait)? Faut-il suivre la comparaison arabe ou bien utiliser l'image conforme à l'usage allemand: blanc comme la neige? Finalement, que doit-on faire avec un hibou, porteur de malheur en arabe, porteur de sagesse en allemand, bien qu'en allemand la fonction du porteur de malheur est exercée par le corbeau?

Par contre, les défenseurs de l'autre position soutiennent que, malgré toutes les réserves, tout peut et devrait être traduit, qu'on perd, bien sûr, quelque chose, mais qu'on gagne en même temps autre chose et qu'il faudrait, pour cette raison, continuer l'effort.

C'est apparemment cette dernière position qui est la mienne et celle de ces collègues qui traduisent des textes littéraires.

Mais si l'on accepte la possibilité de la traduction, de faire passer un texte (et je ne parle ici, je le répète, que des textes littéraires) à quoi peuvent servir ces textes une fois traduits de leur langue d'origine en une autre langue?

La réponse peut être très courte: Chaque oeuvre traduite élargit l'horizon du lecteur en langue cible contribuant à la connaissance et à la compréhension du monde de son origine. Car elle décrit, chaque oeuvre le fait, soit une réalité vécue, soit une réalité imaginée, et très souvent les deux ensemble – des idées, des sentiments, des expériences vécues, des visions religieuses etc.

Alors, en réduisant l'ignorance, en enrichissant la connaissance ou même la compréhension de „l'autre rive“ une oeuvre littéraire peut aussi contribuer à réduire la profondeur du fleuve, pour retenir l'image de R.M.Rilke séparant les deux rives et, ainsi, diminuer la peur de le traverser. On pourrait en trouver facilement des exemples. Mais ça serait le matériel pour un séminaire sur l'effet de la traduction, et la limitation du temps ne me permet pas d'y entrer ici. Mais, tout brièvement, traduire des oeuvres littéraires d'une langue en une autre, les faire passer d'une rive à l'autre serait donc à l'intérêt des deux rives, digne de l'attention des deux côtés.

Mesdames et messieurs,

au début du mois de décembre 2003 il y avait un article dans le quotidien *al-Hayât* dont l'auteur se moquait un peu d'une attitude assez répandue dans le monde arabe, une attitude de voir derrière des efforts de traduction toujours un projet sinistre, une conspiration dont le but serait de déformer l'image du monde arabe ailleurs. Cette attitude dont je ne peux pas ici analyser ni les origines ni les différents aspects me mène à mon dernier point, à voir le rôle du côté arabe dans ce cadre de travail pour faire connaître le monde arabe par sa littérature en Europe ou dans l'Ouest.

Et ça, c'est vraiment une de mes tristesses que je continue à exprimer depuis que je traduis et qui me fait terminer de telles communications avec une petite expression d'amertume. Car la participation, l'aide ou même l'intérêt des institutions arabes, gouvernementales ou autres, est déplorable ou plutôt presque inexistant.

On nous invite, certes, nous les traducteurs et les traductrices de l'arabe, de temps en temps à une conférence comme celle-ci, chose agréable et gentille, bien sûr, mais qui n'est pas une substitution pour la coopération dans cette activité qu'est la traduction et que je considère comme essentielle dans le cadre de ce travail interculturelle qu'on appelle le dialogue.

(Dankesrede bei der Verleihung der « Médaille Joseph Zaarour » an der Universität Saint Joseph in Beirut im Februar 2013.)